

Vers / prose : sept notes brèves

Ludovic Degroote

1. La distinction soi-disant nette que je faisais entre vers et prose a dû tenir trois décennies ; elle se voulait hiérarchique – le vers au-dessus, puisqu’il était emblématique du champ poétique que je plaçais au sommet ou au cœur de la littérature. Les facteurs qui l’avaient fabriquée étaient multiples, et pouvaient se trouver nourris ou contrariés par la lecture d’auteurs qui travaillaient et/ou se jouaient de ces deux formes. Baudelaire, Mallarmé, Michaux, Ponge, me viennent à l’esprit, ainsi que James Sacré avec qui nous avons discuté voici quinze ou vingt ans de ce point qui n’était pas un clivage pour lui. Cette discussion m’avait frappé parce qu’elle m’avait fait prendre conscience que ma position procédait d’a priori invérifiables, d’où ce dogmatisme arbitraire. A peu près à cette époque, une partie d’un livre écrit en fragments ne tenait pas sous cette forme : il a fallu que par accident je les découpe en vers pour que ces passages trouvent leur équilibre : le vers insufflait un rythme et une autonomie que le fragment étouffait. Visuellement, la distinction était indiscutable, pas la hiérarchisation : le texte réclame une justesse intrinsèque, c’est tout.

2. Lors d’un entretien de Claude Ollier avec Bernard Noël (*L’Œil de la lettre*, 1995), ce dernier oppose prose et poésie ; dans celle-ci, précise-t-il, « il n’y a pas de représentation, c’est l’empreinte directe de la précipitation verbale. (...) La prose me paraît un pari plus risqué, car elle occupe l’espace et y circule comme la vie. La prose est le chant complet, qui joue de tous les accords. (...) Plus tu prends de risque, plus ce que tu fais a chance d’être riche. Ceux qui n’écrivent que de la poésie, je m’en méfie. Ne jamais affronter la prose me paraît bizarre, douteux, idéaliste pour tout dire. C’est donc que la prose me paraît affronter quelque chose de grave, une chose qui peut la compromettre, qui est le rapport obligatoire avec la figuration de la réalité... Le poème se passe de la représentation, la prose ne le peut pas. Poème et récit sont pour moi deux activités différentes. » Dans cette dernière phrase, le distinguo que Bernard Noël fait de la prose et du vers, associant la première à la notion de récit, est à demi satisfaisant dans la mesure où le narratif n’est pas l’apanage de la prose. Affronte-t-on davantage la prose que la poésie ? Sans doute y a-t-il au creux des réponses des positions individuelles qui dépendent de l’expérience de chacun, de son rapport aux formes, aux mots. On le constate en tant que lecteur, quand on trouve par exemple, que tel mot est mal placé, telle construction lourde : cela n’engage que moi et une sorte de réseau sensoriel et cérébral qui m’est propre et que, souvent, je ne pourrais justifier.

3. A propos du vers, ce qui est compliqué c’est de fixer le ressort de sa qualité, puisque aucun mode d’emploi ne peut le décrire, y compris dans le vers isométrique. Du vers long tendant au verset au vers d’un ou deux mots en passant par l’alexandrin, on trouve du mauvais comme du bon. J’en reviens donc à cet équilibre que le vers semble porter de lui-même ; je peux essayer d’objectiver pourquoi tel vers me touche, mais la combinaison des explications ne m’apparaît pas probante. « Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille. / Tu réclamaï le Soir ; il descend ; le voici » : rythme, personnification, jeux d’énonciation, de sonorités, je peux tenter une analyse, par chance ça ne suffit pas.

4. Tout le monde passe par la prose. Mais tout le monde ne passe pas par la poésie, surtout si on la réduit au vers. Je n’aime pas entendre prononcer le mot poésie pour tout et n’importe quoi,

mais c'est peut-être un ressentiment orgueilleux, teinté de la vicellerie romantique que j'évoquais au premier point et de cet idéalisme auquel Bernard Noël fait référence. Cela relève de définitions, comme ce que sous-entend cette « disputation » proposée par Jean-Pascal Dubost. A partir de quoi le texte en prose relève-t-il de la poésie, laquelle diffère du poétique ? Y a-t-il des outils qui lui soient propres ? Cela dépend des critères de définition de la poésie ; ils sont tellement variables, en fonction des époques et des individus notamment, que la délimiter en vue d'englober toutes ses possibilités paraît vain – et sans doute inutile¹. Je préfère m'en tenir à cette justesse intrinsèque, une sorte d'équilibre, de nécessité accordée à ce poème, prose, vers, spatialisme, poésie éclatée, sonore, expérimentale, prétendument traditionnelle, etc. Néanmoins, s'il fallait poser des éléments discriminatoires de définition, j'en placerais un comme essentiel, sans en restreindre les champs d'action : la poésie, lieu de rupture(s).

5. Plusieurs de mes livres sont écrits en fragments, c'est-à-dire en blocs de prose. Dans ceux moins anciens, excluant le point et ses équivalents, je n'ai conservé de ponctuation qu'à l'intérieur des fragments, afin qu'ils gagnent en fluidité, de façon indépendante et continue, manières de jouer avec les ruptures. C'est une forme que j'aime beaucoup : souple, élastique, malléable, elle peut s'établir en consistance ou s'effiloche, jusqu'à se réduire au vers ou à une série de vers avant de retrouver du volume si nécessaire. Le fragment accepte donc une certaine dilution ; sans doute cette forme me correspond-elle, car je m'y sens bien. Est-ce de la poésie ? A considérer ce que j'ai dit plus haut, oui, mais 1. c'est discutable 2. cela en soi a-t-il une importance ?

6. Vers ou prose, quelle forme privilégier ? Au risque de me répéter, cela dépend de la manière dont le texte peut ou veut se mettre en place, ou se développer en mêlant l'un et l'autre : en théorie cela semble donc indifférent. En écrivant cela, je ne fais que reconnaître l'incapacité de trancher la question, qui n'a d'ailleurs peut-être pas vocation à être tranchée. J'observe qu'en termes de travail – relectures, suppressions, réductions –, à poème et vers courts, exigences accrues : le moindre défaut se voit, comme une miette dans une soucoupe, alors qu'elle semble disparaître sur la table entière. Chaque mot se fait loupe. De ce point de vue, la prose pourrait sembler plus docile, sauf qu'il s'agit de longueur plus que de forme : un poème long, enchaîné au sens d'une suite de vers, paraît atténuer de soi-même ses faiblesses, comme il en va d'un long bloc de prose ; le fragment effiloché réclame lui aussi, si tant est que ce soit possible, ni miette ni faille.

¹ Ajout de dernière seconde avant publication sur Poezibao : une somme de coïncidences m'amène vers un article du *Mercure de France* de 1921 qui relate une enquête faite dans la revue *Don Quichotte* sur les origines du poème en prose, ce qui prête implicitement à distinguer le poème en prose du poème en vers. Paulhan relève que Wilhem Ténint, dans son étude *Prosodie de l'Ecole moderne* (1844), « distinguait du vers intact le "vers brisé", ou vers de prose ». A la fin de son introduction, Ténint célèbre le vers qui « est l'expression la plus haute et la plus complète de l'art » ; après en avoir montré la proximité avec la peinture, la musique et la sculpture (« Qu'est-ce que le vers, sinon de la prose sculptée ? »), il termine ainsi : « Mieux que la peinture, que la sculpture et que la musique, [le vers] exprime la pensée. » La défense de l'alexandrin brisé (pp. 78 sq.), lequel joue avec l'emplacement mobile de la césure, se fait contre le « vers parlé », de type 6-6. Notons que cette défense s'illustre surtout par le modèle que représente aux yeux de l'auteur le drame hugolien, Ténint ajoutant d'ailleurs : « Si vous employez le vers brisé, et que toutefois vous restiez diffus, vous n'arriverez qu'au désordre. Ceci s'adresse à beaucoup de jeunes versificateurs qui croient faire le vers de la nouvelle école, parce qu'ils déplacent la césure et usent de formidables rejets » (p. 79). Confirmant plus loin : « Rien de plus difficile à faire que le vers brisé » (p. 89). <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2018818/f215.item> ; lecture du livre en accès libre sur internet.

7. « Pourquoi le vers ? Pourquoi la prose ? Pourquoi l'un plutôt que l'autre ? Ou les deux (le prosimètre) ? » Aux questions que propose Jean-Pascal, on le voit, je n'ai pas de réponse. Essayer de s'en tenir à son petit boulot, cela semble déjà pas mal.